

L'ALIMENTATION COMME FAUTE, COMME PEINE ET COMME ÉNERGIE. (GENÈSE 2,25 - 3,17)

Olivier Bauer

Dernière version « auteur » de l'article :

Bauer, O. (2014). L'alimentation comme faute, comme peine et comme énergie (Genèse 2,25-3,17). « *Le pain* » *Lire et Dire. Études exégétiques en vue de la prédication*, 102 (4), 3-14.

1. Premières réactions au texte

Le récit de Gn 3 est un texte dense et célèbre. Il met en jeu des données anthropologiques fondamentales, autour de la vie et de la mort, de la procréation, du désir, du travail, du mensonge de la violence et de la souffrance. Mais ce texte est-il pour autant connu ? Il est rare que les commentateurs s'attardent à l'alimentation qui est pourtant au cœur de ce texte. Et pourtant, il y a là de quoi s'étonner :

- L'alimentation est à la fois la cause de la colère de Dieu et l'une des punitions qu'il inflige à ceux qui l'ont fâché.
- Parmi les six aliments qui sont/seront mangés, au moins trois ne sont pas comestibles.
- Manger le fruit fait ouvrir les yeux.
- Ce n'est pas produire du pain qui fait transpirer l'homme, mais le manger.

2. Lecture du texte

1. Indications pour la lecture

(2,25) עָרוּמִים (*arumim*) : « nus » consonne avec עָרוּם (*àrum*) : « astucieux » et avec אָרוּר (*arur*) : « maudit » (14).

(2,25) יִתְבַּשְׁשׁוּן (*itebochachou*, hitpolel de *bouch*). Le mode contient un sens réflexif : « se faire mutuellement honte » ou « avoir honte l'un devant l'autre » ; la nudité n'est pas honteuse en soi, elle peut le devenir sous le regard de l'autre.

(2) פְּרִי (*perî*) : au sens propre, désigne le fruit d'un arbre ou celui d'une vigne (ce fruit n'est donc pas

Olivier Bauer – olivier.bauer@unil.ch

Institut lémanique de théologie pratique – Faculté de théologie et de sciences des religions

Université de Lausanne (Suisse)

spécifiquement une pomme).

(5) טוב (*tov*) : « bon, pur, bien, heureux, agréable, beau, gai, joyeux » est utilisé tant pour désigner le goût du fruit que pour désigner ce qu'il permet de connaître. Pour restituer le double sens de l'hébreu et pour rester dans le registre du goût, traduire l'adjectif par « bon » et le substantif par « bonheur » paraît préférable.

(5) רע (*rah*) : « le mal, le malheur ». Par analogie avec *tov*, traduire ce terme par « malheur » paraît préférable.

(19) לֶחֶם (*lèhèm*) : la nourriture en général et le pain en particulier.

(19) לֶחֶם תֹּאכַל אֶפְיָהּ, בְּזַעַת אֲפֵקָהּ (*lèhèm tokhal apèkha bezèat*). C'est manger le pain (et non pas le produire) qui fait transpirer.

2.1. Le texte dans son contexte

Appartenant au long récit du mythe des origines de l'humanité (Gn 1-11), le texte de Gn 2,25-3,17 (dorénavant appelé « Gn 3 ») clôt un premier épisode du livre de la Genèse. Après que Dieu a créé le monde et les êtres humains, qu'il a installé ceux-ci dans le jardin d'Éden, il va les en expulser de crainte qu'Adam ne mange l'arbre de vie et qu'il ne vive à jamais. Gn 3 fait partie d'un ensemble plus large (Gn 2,4 b -3,24). Les versets 2,4 b -3,24 sont organisés en miroir : « a) l'être humain et le sol (2,4 b -7). b) l'être humain et Dieu (2,8-17). c) l'être humain et les animaux — l'homme et la femme (2,18-24). c') l'animal [contre] l'être humain - l'homme [contre] la femme (2,25-3,7). b') Dieu [contre] l'être humain (3,8-21). a') le sol [contre] l'être humain (3,22-24). » [Vogels : 127]

2.2. Commentaire

C'est la méthode d'analyse des pratiques et des textes que la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal propose aux étudiant-e-s en théologie pratique qui servira à analyser le texte. Elle vise à faire apparaître différentes valeurs sous-jacentes, dans un travail d'élaboration en cinq temps autour des réalités matérielles, des devenirs personnel et collectif, des enjeux éthiques et des relations à l'Ultime. Parce que le récit est un texte dense et célèbre, le commentaire sera sélectif, limité à ce qui concerne l'alimentation.

2.2.1. Le sens des réalités

Cinq réalités « comestibles » figurent dans le récit : des arbres, le fruit, la poussière, le sol, l'herbe des champs et le pain. Les différents protagonistes leur accordent des sens différents.

Quatre arbres : un figuier et trois autres arbres dont l'espèce n'est pas précisée.

- Un « arbre qui est au milieu du jardin » (verset 2). Pour la femme, il est « bon à manger, séduisant

à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance» (6). Pour Dieu, il est un arbre qui donne « la connaissance du bonheur et du malheur », dont l'être humain ne peut manger sans « devoir mourir » (2,16-17) ; la femme ajoute que pour Dieu, il serait un arbre à ne pas manger ni toucher (3) ; et le serpent ajoute que Dieu saurait qu'en manger « ouvre les yeux », donne « la connaissance du bonheur et du malheur » et fait ainsi devenir « comme des dieux » (5).

- Un « arbre de vie » (22). Pour Dieu, il est une nourriture qui permettrait à l'homme de vivre à jamais, ce qui justifie qu'il poste des Chérubins armés pour empêcher l'homme de l'atteindre (24).
- Les « arbres du jardin ». Selon le serpent, ils sont une nourriture potentielle que Dieu a interdite (1), tandis que pour Dieu (2,16-17) et la femme (2), ils sont une nourriture potentielle et licite. Pour le narrateur, ils permettent de se cacher (8).
- Un figuier. Selon le narrateur, c'est avec ses feuilles que les êtres humains se fabriquent des pagnes pour cacher leur nudité (7).

Un fruit, mentionné sous une forme très générique, ce qui n'a pas empêché qu'il soit souvent identifié.

Le judaïsme en a fait du raisin (parce que l'ivresse fait perdre la notion du bien et du mal), une figue (parce que si le figuier donne ses feuilles, c'est parce qu'il a donné son fruit) ou un cédrat (le seul arbre dont on peut manger et le bois et le fruit). Et le christianisme en a fait une pomme (dans un jeu de mot latin autour de *malum* qui signifie à la fois la pomme et le mal).

Enfin, quatre autres réalités « comestibles » (ou du moins susceptibles d'être mangées) sont mentionnées plus succinctement : le sol, la poussière, l'herbe des champs et le pain.

2.2.2. Les devenirs personnel et collectif

Pour comprendre la manière dont les personnages évoluent, on peut identifier trois étapes : leurs situations au début et à la fin du récit, et leur avenir tel qu'annoncé dans le récit.

- Le serpent est « la plus astucieuse des créatures » (1) ; il peut parler. Rien n'indique que l'épisode l'ait transformé, mais Dieu lui prédit un sombre futur (14-15), résumé dans un jeu de mots : en quelques versets, il passe de *arum* (astucieux) à *arur* (maudit). Cette malédiction se réalisera notamment lorsqu'il devra manger de la poussière.
- L'homme peut manger de tous les arbres du jardin sauf « de l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur » (17). Son avenir aussi est plutôt sombre. Son délit aura des conséquences sur son alimentation. « Dans la peine », il se nourrira d'un sol maudit (17) qui « fera germer pour lui l'épine et le chardon » (18). « À la sueur de son visage », il mangera son pain (19) ; mais il reçoit aussi un potentiel, celui de « vivre à jamais », si seulement il pouvait manger de l'arbre de vie (22) ; mais

Dieu l'en empêche en faisant « garder le chemin » (22) qui y conduit.

- Dieu n'a fixé aux êtres humains qu'une seule limite, ne pas manger « de l'arbre qui donne la connaissance du bonheur ou du malheur » (2,16). Au cours du récit, il change ses plans, renonce à infliger à la femme et à l'homme la mort qu'il avait annoncée (ou, pour le moins, il la diffère) et décide d'empêcher que l'homme tende « la main pour prendre aussi de l'arbre de vie et vivre à jamais » (22), un arbre dont il n'avait jamais interdit la consommation. Il prend enfin une décision radicale, celle d'expulser Adam (ou « l'humain », l'homme et la femme) du jardin d'Éden (23) où il l'avait établi (15).
- Les êtres humains sont nus, mais « sans se faire mutuellement honte » (2,25). Le récit les présente qui mangent du fruit, « la femme » d'abord, son homme ensuite (6), ce qui fait ouvrir « leurs yeux à tous deux » (7). Leur relation passe de ce qui semble de la connivence, notamment de la part de la femme envers « son homme qui était avec elle » (6), à la défiance. Lorsque Dieu leur réclame des explications, l'homme rejette la responsabilité sur la femme et sur Dieu qui a placé cette femme auprès de lui (12). Que cette attitude soit moralement condamnable ne l'empêche pas d'être efficace, puisqu'au bout du compte, Dieu les épargne tous les deux
- Dieu, le serpent et les êtres humains évoluent tous à l'intérieur du jardin planté « en Éden, à l'orient » (2,8). L'épisode va provoquer une séparation en deux groupes. Au terme du récit, Dieu et les Chérubins demeurent dans le jardin, mais Adam, et (en anticipant sur la suite du récit) Ève et le serpent, sont expulsés du jardin (23) et demeurent désormais sur « la terre » (2,5).

Il ne me semble pas inutile d'ajouter que trois « êtres » vivants meurent au cours du récit — un fruit, des feuilles de figuier et l'animal dont Dieu a tiré la peau des tuniques — ce qui signifie que la mort est déjà bel et bien présente dans le jardin d'Éden.

2.2.3. L'éthique

Le récit met l'accent sur deux valeurs éthiques : le (dé) voilement et la souffrance.

Le serpent voile la vérité lorsqu'il suggère que Dieu aurait interdit la consommation de tous les arbres du jardin (1). Mais il dévoile la véritable raison de l'interdiction divine et les effets sur celles et ceux qui ne l'auraient pas respectée. Contrairement à l'idée généralement reçue, il n'a pas trompé la femme (13), puisqu'effectivement manger du fruit fait ouvrir les yeux (7), devenir comme des dieux (22) et connaître le bonheur et le malheur (22). Mais le principal jeu de (dé) voilement concerne évidemment la nudité. Alors que la femme et l'homme étaient nus sans se faire mutuellement honte (2,25), la consommation du fruit leur dévoile leur nudité (7), ce qui les pousse à la voiler doublement : d'abord en se fabriquant

des pagnes en feuille de figuier (7), ensuite en se cachant devant le Seigneur Dieu (10). Mais c'est précisément leur besoin de voiler leur nudité qui dévoilera leur délit. Dieu finira par la voiler pour de bon et de manière plus complète en les revêtant de tuniques de peau (21).

S'alimenter dans la souffrance est une punition que Dieu impose à deux protagonistes. Au serpent, il inflige une malédiction qui limite son alimentation (14). À l'homme, il inflige la peine qu'il devra prendre pour se nourrir (17), la production médiocre d'un sol maudit (18) — en soi la tâche de « cultiver le sol d'où il avait été pris » (23) n'est pas une punition puisque le Seigneur Dieu la lui avait déjà confiée en Gn 2,15 —, la sueur qu'il produira pour manger du pain (19).

2.2.4. La relation à l'Ultime

Pour le serpent, l'Ultime est « Dieu », qui sait que manger « le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin » rend « comme des dieux » (5) et qui lui fait manger de la poussière (14). Pour la femme, il est « Dieu », qui leur — « nous » (2) — a donné « du fruit » à manger et un fruit à ne pas manger (3) auquel elle avoue « j'ai mangé », lorsqu'il lui demande ce qu'elle a fait (13). Pour l'homme, il est un interlocuteur qu'il tutoie, mais qu'il ne nomme pas (10), qui le punit en l'expulsant du jardin et en lui imposant, une deuxième fois, de cultiver le sol (23).

3. Enjeux théologiques

Les principaux commentateurs ont rarement réfléchi sur l'importance de l'alimentation dans ce récit. Ils négligent souvent la dimension alimentaire du récit. Pourtant, c'est en mangeant un aliment que la femme et l'homme transgressent le seul commandement que Dieu a fixé et c'est sur l'alimentation que portent les punitions que Dieu inflige au serpent et (au moins pour une part) à l'homme. Pour prendre ce fait en compte, on peut souligner trois enjeux théologiques de Gn 3 : la nourriture comme faute, la nourriture comme peine et la nourriture comme énergie.

3.1. L'alimentation comme faute

Dieu peut-il vraiment vouloir punir celles et ceux qui mangent de l'arbre/du fruit ? Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est bien ce que suggère Gn 3. Mais pourquoi ?

Gn 3 se focalise sur la nourriture, parce que manger représente quelque chose de différent de toutes les autres perceptions. Si regarder l'arbre/fruit ou le toucher n'ont pas le même effet que le manger, c'est que la vue et le toucher ne font rien pénétrer à l'intérieur du corps. La vue tient à distance, le toucher implique le contact, mais le goût implique l'ingestion. En mangeant l'arbre/fruit, la femme et l'homme se nourrissent de la connaissance du bonheur et du malheur, se l'incorporent, en font une part de ce

qu'ils sont. Dieu lui-même le reconnaît et, dans la même logique, prévient la consommation du fruit de l'arbre de vie. Elle pourrait conférer l'immortalité aux êtres humains, non pas accidentellement ou temporairement, mais ontologiquement ou anthropologiquement.

Enfin pourquoi avoir interdit la consommation de l'arbre/fruit ? Dieu a choisi d'interdire l'une des deux nourritures qu'il avait assignées aux êtres humains : les herbes et les fruits. Lier la connaissance du bonheur et du malheur à la consommation d'un fruit, c'est donc la mettre à la portée des seuls êtres humains (tout en la leur interdisant). D'ailleurs, en hébreu comme en français, l'adjectif « bon » possède un double sens gustatif et moral. Il me paraît donc significatif que ce qui est bon à manger soit aussi bon pour penser, soit ce qui apporte la connaissance du bonheur et du malheur.

3.2. L'alimentation comme peine

En Gn 3, la nourriture relève de la peine, au double sens du terme de la punition et de l'effort.

La nourriture que Dieu réserve au serpent et la plupart des nourritures qu'il assigne à l'homme relèvent indiscutablement de la punition. Elles représentent clairement une régression par rapport à ce qu'il avait prévu pour eux. Leurs nouvelles nourritures sont de moindre qualité et seront plus difficiles à acquérir. Car c'est dans la peine qu'il cultivera un sol maudit qui ne fera germer pour lui que l'épine et le chardon. Et c'est dans la peine qu'il transformera le peu qu'il tire du sol pour pouvoir le manger. S'il veut manger, il devra transpirer.

3.3. L'alimentation comme énergie

Comme le serpent l'avait prévu, manger de l'arbre/fruit permet à la femme et à l'homme de se transformer. Ils quittent l'état de nature pour accéder à la culture. Ce passage débute dans le jardin lorsque la femme qualifie l'arbre/fruit de bon et beau (il va au-delà des besoins essentiels) et lorsque les humains prennent conscience de leur nudité et qu'ils décident de la cacher. Il se poursuit lorsque Dieu ajoute à leur ordinaire le pain, un produit transformé, et lorsqu'il leur fournit des tuniques de peau, un autre produit transformé.

Manger de l'arbre/fruit fait grandir la femme et l'homme. À proprement parler, cela les rend humains, un statut qui, selon Gn 3, implique la connaissance du bonheur et du malheur, la douleur de la grossesse et de l'accouchement, le désir de la femme pour son homme, la domination de l'homme sur la femme et l'individuation de « la femme » et de « l'homme », nommés Ève (un prénom qui évoque la vie) et Adam (un prénom qui évoque la terre).

Reste une question : jusqu'où l'énergie apportée par l'arbre/fruit peut-elle conduire celui et celle qui l'ont mangé ? Selon Gn 3, cette énergie a un effet puissant, mais limité. Ainsi, Adam vivra « en tout neuf cent

trente ans » (Gn 5,5), mais il finira par mourir. C'est manger l'arbre de vie qui lui permettrait de « vivre à jamais ».

4. Entendre ce texte aujourd'hui

Comment ce texte peut-il être reçu aujourd'hui ? Comme un mythe patriarcal et dépassé dans la mesure où nous savons que le serpent ne se nourrit pas de terre, que le désir de la femme peut aussi la pousser vers une femme, que la domination de la femme par l'homme n'a rien de naturelle et que l'homme et la femme se partagent la tâche de cultiver le sol. En même temps, ce mythe continue à rendre compte de certaines réalités : le serpent marche toujours sur son ventre ; la femme est toujours la mère des vivants, sa grossesse et son accouchement sont toujours douloureux et risqués ; il faut (presque) toujours travailler pour pouvoir manger.

Mais sur l'alimentation, ce mythe peut-il encore faire sens aujourd'hui ? Je me propose de reprendre, dans une perspective actuelle, les trois catégories théologiques que j'ai dégagées (la nourriture comme faute, comme peine et comme énergie) et de les confronter au récit de Gn 3.

4.1. L'alimentation comme faute

L'alimentation est chargée d'une valeur morale. Elle indique l'état des relations à soi-même, aux autres et au monde. Et la manière de s'alimenter devient fautive quand elle implique ou indique une mauvaise relation à soi-même (effets sur la santé : obésité, cholestérol, diabète, caries, etc.), quand elle implique ou indique une mauvaise relation aux autres (conditions injustes de production, de transformation, de transport et de vente de la nourriture, à sa mauvaise répartition, à la spéculation, au gaspillage, etc.), quand elle implique ou indique une mauvaise relation à la nature (appauvrissement des sols, l'utilisation de pesticides, d'insecticides, modifications génétiques, etc.).

Gn 3 ne diminue en rien notre responsabilité (d'autant plus que les humains ont désormais la connaissance du bonheur et du malheur). Nous sommes responsables lorsque nous perturbons les relations en transgressant les limites (nous pouvons penser qu'elles sont fixées par Dieu, données par la nature, décidées par le corps humain ou les avoir nous-mêmes choisies). Mais en même temps, Gn 3 déculpabilise l'être humain en affirmant qu'il faut l'intervention du serpent pour qu'Ève mange de l'arbre/fruit. Et surtout, elle complexifie les apparences en liant la faute à la consommation d'un fruit, qualifié de bon à manger et réputé bon pour la santé, cueilli sur un arbre créé par Dieu et mangé tel que donné par la nature. Mais surtout Gn 3 ajoute à l'alimentation comme faute (dont nous sommes coupables), l'alimentation comme peine (dont nous sommes victimes).

4.2. L'alimentation comme peine

Dès que nous échoit la responsabilité de nourrir ou de nous nourrir, nous savons combien l'alimentation peut occasionner de la peine. Elle est un souci matériel évident (acheter à manger), un effort physique (produire de la nourriture, s'en procurer, la cuisiner), mais aussi un souci psychologique (savoir « ce qu'on mange », trouver quelque chose à manger comme choisir un menu). Et c'est parfois le fait même de devoir manger qui occasionne de la peine (boulimie ou anorexie, devoir terminer son assiette) ou le fait de devoir bien manger (manger de tout, manger ce qui est bon pour la santé, etc.).

En faisant de l'alimentation une sanction, Gn 3 reconnaît sa pénibilité, une pénibilité dont les êtres humains sont les victimes. Mais Gn 3 lie la sanction à un progrès pour les êtres humains. Ils deviennent autonomes et responsables, ce qui les distingue de tous les êtres vivants. En leur assignant le pain comme nourriture, Dieu leur donne certes le travail. Mais il leur donne aussi la cuisine, c'est-à-dire la possibilité de transformer, de sublimer les aliments qu'ils tirent du sol. Ainsi Gn 3 ajoute à l'alimentation comme faute et à l'alimentation comme peine, l'alimentation comme énergie (au moins potentiellement).

4.3. L'alimentation comme énergie

L'expérience est commune : il faut manger pour vivre, car la nourriture fournit l'énergie nécessaire à la vie. L'alimentation nourrit tant le corps que l'esprit (elle donne à penser, demande de la mémoire, développe des talents, ouvre aux autres, cultive, inspire, etc.) et même l'âme, terme impropre, mais commode pour désigner les relations à Dieu (nous mangeons comme nous croyons : nous pouvons croire que Dieu interdit de manger du porc ou de boire du vin, que l'hostie devient le corps du Christ ou qu'il est permis de manger de tout ou de tout manger, etc.).

Gn 3 vient confirmer que l'alimentation apporte de l'énergie. C'est le goût d'un aliment qui inspire à la femme le désir d'aller à l'encontre de la volonté de Dieu et c'est ce délit alimentaire qui va permettre à l'homme d'ajouter à son menu des nourritures dont il ne disposait pas jusque-là, dont le pain, excellent symbole de la culture.

Mais enfin, et nous le savons tous, l'énergie que fournit l'alimentation n'est pas inépuisable. Ce que nous mangeons ne nous permet pas de vivre à jamais. Quelles que soient la qualité et la quantité de notre alimentation, nous finissons tous par mourir.

5. Propositions pour la prédication

Les trois propositions pour la prédication articulent toutes les trois les trois concepts de l'alimentation

comme faute, comme peine et comme énergie, mais, dans un souci de théologie pratique, sous trois formes différentes.

5.1. Objectifs

Au terme de la prédication,

- Les auditeurs/trices auront réalisé qu'une personne qui mange est, là aussi, à la fois juste et pécheresse, à la fois coupable (registre de la faute) et victime (registre de la peine).
- Ils/elles seront déculpabilisés parce qu'ils auront compris que la faute ne dépend pas des aliments consommés (même un fruit cueilli sur l'arbre peut représenter une faute).
- Ils/elles seront responsabilisés parce qu'ils auront compris que leurs habitudes alimentaires ne sont pas indifférentes, qu'elles indiquent en même temps qu'elles impliquent certains types de bonnes ou de mauvaises relations à Dieu, donc à soi-même, aux autres et au monde.

5.2. Prédication discursive : « Être reconnaissant de devoir transpirer pour manger »

Première piste, je suggère un modèle homilétique utilisé dans l'Église protestante de Polynésie française où la prédication est construite comme un arbre. La prédication pose une question fondamentale (qui est à la fois le tronc et la cime de l'arbre). Pour y répondre (pour atteindre la cime), la prédication répond à des questions intermédiaires (qui sont autant de branches).

1. « Pourquoi faut-il manger son pain à la sueur de son visage ? »
2. « Est-ce que manger fait transpirer ? »
 - Oui ! Selon l'expérience commune de celles et ceux qui font à manger.
3. « Est-ce que la peine que nous devons prendre à manger est voulue par Dieu ? »
 - Oui ! Selon Gn 3.
4. « Est-ce que se nourrir est seulement une peine et une punition ? »
 - Non ! Selon Gn 3, c'est aussi découvrir un nouveau goût, celui du pain.
 - Non ! Selon notre expérience commune, se nourrir fournit de l'énergie.
5. « Que nourrit cette énergie ? »
 - Le corps : la nourriture donne de la force.
 - L'esprit : l'agriculture et la cuisine font réfléchir.
6. « Se nourrir joue-t-il un rôle dans notre relation à Dieu ? »
 - Non ! Pas selon 1 Co 8 et Mt 15

- Oui ! Parce que ce peut-être une tentation de pécher en prétendant pouvoir manger parfaitement bien.
7. « Mais est-ce que nos habitudes alimentaires ont aussi un impact sur d'autres relations ? »
- Oui ! Sur nos relations avec nous-mêmes, avec les autres et avec le monde.
8. « Cette énergie est-elle inépuisable ? »
- Non ! Car nous mourrons tous, comme Adam a fini par mourir.
9. « Pourquoi faut-il manger son pain à la sueur de son visage ? »
- Parce que nous sommes des êtres humains avec nos limites, mais avec nos potentiels que nous devons utiliser.

5.3. Prédication narrative : « La fabuleuse histoire de Madame LaVie et de Monsieur de LaBoue »

Deuxième piste, je suggère de raconter une histoire, dont voici la trame :

- Madame LaVie et Monsieur de LaBoue vivent dans un jardin où ils n'ont rien d'autre à faire que sentir les fleurs, admirer les papillons et cueillir des fruits quand ils ont faim.
- Ils s'ennuient et décident de faire quelque chose qu'ils n'ont jamais fait : manger le seul fruit que le propriétaire leur a interdit, qui se trouve être le plus beau, le meilleur celui qui pousse sur l'arbre exactement au milieu du jardin.
- Ils sont punis par le propriétaire, doivent quitter le jardin et se mettre à travailler pour produire et cuisiner leur nourriture.
- Mais ils ne le regrettent pas, car ils peuvent ainsi découvrir et créer de nouveaux goûts.

5.4. Prédic-action gustative : « Êtes-vous plutôt fruit ou plutôt pain ? Ne vous en faites pas, il y en a pour tout le monde ! »

Troisième piste, particulièrement adaptée pour un culte avec des enfants, je suggère de débiter la prédic-action en présentant des fruits et des pains ; de demander aux participant-e-s ce qui distingue ces deux types d'alimentation (notamment : les fruits sont naturels, mais les pains nécessitent du travail) ; de rappeler comment Gn 3 fonde le double mode d'alimentation dont bénéficient les êtres humains ; d'expliquer que la possibilité ou la nécessité de cuisiner donne du souci et occasionne des efforts, mais permet de mieux manger ; de demander aux participant-e-s de citer leur plat préféré et d'estimer s'il vaut le travail que sa préparation requiert ; de distribuer les fruits (notamment ceux qui ont été identifiés comme étant le fruit de Gn3 et qui ne sont pas interdits de consommation) et les pains ; de terminer la

prédic-action en proposant aux participant-e-s de manger les fruits et les pains.

6. Ouvrages utilisés

Brams, Steven J. (1980). *Biblical games: a strategic analysis of stories in the Old Testament*. Cambridge, Mass.: MIT Press.

Maruani, Bernard Cohen-Arazi Albert (1987). *Midrach rabba. 1, 1*. Lagrasse : Verdier.

Vogels, Walter. 2000. *Nos origines : Genèse 1-11*. Saint-Laurent, Québec : Bellarmin.